

An abstract oil painting featuring a central face with a yellow-green complexion and red lips. The face is framed by dark, swirling brushstrokes. The background is a vibrant mix of colors including red, blue, green, and yellow, with several red fish-like shapes swimming in the upper left. The overall style is expressive and textured.

EULALIE
BRENKY

Kiffer
za

Eulalie Brenky

Kiffer ça

© Eulalie Brenky, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5274-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Cabrón, mon indéfectible muse
À Eva, sans qui ce roman n'existerait tout simplement pas*

1.

Torture

— Je ne sais pas quelle vie je veux. Je t'ai souvent dit que je ne comptais pas vivre vieux, mais ce qui est sûr c'est que pour le peu qu'il me reste à vivre, j'aspire à être plus heureux que ce que j'ai été avec toi.

— Si tu es si malheureux, si ma simple vue est un tel calvaire pour toi, barre toi. Pourquoi tu restes là sur mon canap' à me torturer ? Moi, je te le dis depuis le début, si t'es normal, tu me parles comme à un être humain, tu fais un peu des choses à la maison, si tu t'occupes de tes enfants, tu restes autant que tu veux. Pour eux, pour qu'ils soient heureux de te voir quand ils se réveillent le matin, je suis prête à supporter ça. Mais si tu me dis que tu te mets en arrêt maladie parce que c'est trop difficile d'habiter avec moi, mais CASSE-TOI !

— Je ne peux pas m'en aller, c'est pas comme ça que ça se passe, faut d'abord qu'on ait un papier comme quoi on est séparés sinon, c'est une faute.

— Mais arrête tes conneries, les gens normaux quand ils se séparent, ils s'en vont vivre ailleurs et après ils règlent les chiantises administratives. Et qu'est-ce que ça change qu'il y ait faute ou pas ? Tu ne veux pas la garde totale des enfants de toute façon ? Je te fais un papier comme quoi je suis d'accord pour que tu partes parce que la cohabitation n'est plus possible et tu dégages !

— Ah voilà, madame qui sait tout mieux que tout le monde ! Non, c'est pas comme ça qu'on fait, c'est pas dans cet ordre, c'est tout. Je ne peux pas partir comme ça sinon, je suis en tort. J'en ai vécu des divorces, moi. Toi qu'est-ce que t'y connais ?

— Tu es en tort ? Et tu ne crois pas que m'agresser en permanence, c'est déjà un tort ? Donc tu veux juste me détruire, non content de détruire la vie de tes enfants tu veux anéantir leur mère ?

— Mais arrête, ils sont très heureux NOS enfants, je détruis rien du tout. Ils manqueront jamais de rien nos enfants, ils manqueront jamais d'amour. Je m'en occuperai toujours.

— Tu détruis rien ? Au moins assume ce que tu fais. Ils avaient la vie la plus douce qui puisse exister sur cette Terre. Tout pourrait être si simple pour tout le monde. Tu décides de leur infliger cette cicatrice qui ne se refermera pas et tu le sais pertinemment. C'est ta décision, tu veux être libre,

assume. Comme si tu ne l'étais pas déjà suffisamment. Quand je regarde autour de moi, il n'y a pas une meuf plus conciliante, plus arrangeante, moins autoritaire que moi. Quelle conne ! Tu ne supportes pas la vie de famille, c'est trop de contraintes, tu veux retrouver ta liberté de célibataire, ok. C'est très égocentré mais qu'est-ce que je peux y faire ?

— Tu sais que c'est pas ça...On ne se comprend pas, on ne se comprendra jamais.

— Et arrête de te cacher derrière tes grands discours comme quoi tu ne leur feras jamais de mal et tu ne les abandonneras pas parce que de fait, oui, tu les abandonnes et tu ne donnes aucune autre vraie raison à ça que « Je veux baiser d'autres femmes. » Tu sais très bien qu'on pourrait être parfaitement heureux ensemble, tu sais très bien qu'on pourrait changer ce qui ne te convient pas, tu sais très bien que tu me désires toujours et que je t'aime, tu sais tout ça mais à aucun moment tu ne nous as laissé l'opportunité de faire autrement.

— Je ne t'aime plus, peut-être que je ne t'ai jamais aimée.

— Tu t'en rends compte après 12 ans ? Je ne sais pas pourquoi, tu n'as pas voulu essayer de construire notre vie rêvée avant de décider de les briser. Oui, pour moi ce n'est pas concevable de faire ça à ses enfants de 9 et 2 ans. Tu agis comme un gros connard, au moins assume ! Oui, ils sont déjà malheureux de te voir me traiter comme tu me traites, oui, ils seront malheureux quand tu partiras et puis le jour où tu leur présenteras ta nouvelle meuf.

— Oh, tout de suite, t'es chiante, de quoi tu parles ?

— Quoi ? C'est quoi l'idée ? Tu te barres pour pouvoir avoir une nouvelle meuf non ? Me dis pas qu'ils n'auront pas de belle-mère, toi qui as tant kiffé les tiennes.

— Arrête, il s'agit pas de ça, je ne sais pas ce que je veux.

— Tu ne sais pas ce que tu veux ? Tu te barres pour vivre seul, sombrer dans la dépression et l'alcoolisme pendant que ta femme et tes enfants sont ensemble, malheureux que tu ne sois pas là ?

— Je ne sais pas, peut-être que j'ai besoin d'être un peu seul, oui.

Je suis à terre, en boule. Recroquevillée sur le côté, je tremble, j'étouffe mes sanglots pour ne pas réveiller les enfants.

Il est debout au-dessus de moi, ses mots sur un ton agressif mêlé de mépris

sont autant de poignards toujours plus acérés :

« Regarde-toi, t'es ridicule, tu es complètement folle, tu fais peur, reprends-toi. Ce n'est pas moi, ça n'a rien à voir avec moi, je n'assumerai certainement pas la responsabilité de ton état. Tu as toujours été malheureuse, depuis que je te connais tu chiales. Moi, j'ai essayé de te réparer, j'ai fait ce que je pouvais. Je n'ai plus aucune empathie envers toi, ça ne me fait plus rien. Va voir un psy, tu es pathétique. »

Les sanglots redoublent, les larmes coulent à torrent comme celles d'un personnage de manga. Je lève la tête et j'aperçois mon fils au bout du couloir. Depuis quand est-il là ? Trop longtemps quoi qu'il arrive. Je rampe pour sortir de son champ de vision, je m'assieds dos au mur, les jambes pliées contre ma poitrine, ma tête va éclater, j'ai des haut-le-cœur, je n'arrive plus à respirer, j'attrape un coussin dans lequel j'enfouis finalement mes gémissements.

Lui, il fait le bon papa, il s'approche tendrement de son fils en souriant, le prend par l'épaule et le guide vers sa chambre. Je l'entends le coucher, lui faire des petites chatouilles pour le faire rigoler, lui réclamer un gros câlin, « Allez dors petit crapaud, il est tard. »

Il reste un peu couché près de lui, puis se lève, enfile son blouson, prend son casque et j'entends la porte se refermer doucement. Je reste là, prostrée au milieu du salon. Ses mots tournent dans ma tête. Mais non, non, j'étais heureuse, j'étais la plus heureuse, j'avais la vie dont j'avais toujours rêvé, enfin. Il a décidé de la détruire comme ça, sans raison, c'est bien cela qui me met dans cet état, c'est incompréhensible, ça n'a pas de sens, c'est un cauchemar, je vais me réveiller. Je serais donc folle ? Je surréagis ? C'est ça, c'est moi la cinglée de cette histoire ? Quand je lui demande de me dire la vérité, de m'expliquer réellement ce qui l'a mené à cette décision, il dit qu'il n'y a pas de raison en particulier, c'est un tout, il n'arrive plus à vivre avec moi. Puis il m'énonce tout un tas de reproches plus absurdes les uns que les autres : « Tu es trop intelligente », « Je ne me suis jamais senti chez moi depuis que je vis avec toi », « Tu m'as pris moi parce que j'étais le premier venu, que tu étais désespérée » ; ou des problèmes qui pourraient être réglés facilement, des constats avec lesquels je suis tout à fait d'accord et des situations que je lui répète pouvoir changer très volontiers : « Tu sais pas t'organiser, regarde, c'est le bordel ici », « Je n'en peux plus de voir ta famille, vous êtes tout le temps ensemble, je ne suis pas comme ça moi », « Regarde, je vide tout le temps le lave-vaisselle » « Sexuellement, je voudrais autre chose, je voudrais faire différemment » ; et en conclusion, toujours : « J'arrête pas de dire à tout le monde à quel point tu es merveilleuse. Je te désire

toujours autant, tu pourrais avoir n'importe quel homme mais je ne peux plus vivre avec toi. »

Tout cela n'a aucun sens et mon cerveau cartésien voudrait comprendre, j'ai besoin de logique, sans cela, je suis perdue, je ne sais pas comment me sortir de mes ruminations. Pourquoi ne pas avoir voulu essayer de faire les choses autrement, de vivre ensemble une vie qui corresponde mieux à ses attentes, pourquoi tout balayer du revers de la main. Nos fils ont 9 et 2 ans, pour eux, nous aurions pu au moins tenter quelque chose.

L'intensité des sanglots diminue, je respire profondément, inspire 1,2,3,4,5, expire 1,2,3,4,5, bloque 1,2,3,4,5 inspire... J'ai mal à la tête, elle tourne. Fixe tes pensées sur autre chose, ne le laisse pas t'anéantir, tu es belle, intelligente, sympathique, tu as des enfants magnifiques, une des vies les plus privilégiées au monde, alors pourquoi est-ce que tu es là, prostrée, par terre dans ton salon ? J'étouffe un cri, je suis tétanisée, mon corps est comme transpercé de millions de petites aiguilles, il n'est que douleur. Pense à autre chose, bordel ! Ah oui, le sac de gym, je n'ai pas fait le sac de gym, je me lève chancelante, je regroupe des affaires à droite à gauche, les fourre dans le sac en tremblant puis me traîne jusqu'à mon lit. Une fois l'oreiller trempé, je finis par m'endormir. Il est 5h30, le réveil sonne à 7h.

Les lendemains de ces nuits sans sommeil, je me lève toujours avec un mal de tête épouvantable que j'essaie d'atténuer en buvant plutôt que de gober un paracétamol directement. Je n'aime pas prendre des médicaments. Je réveille les enfants joyeusement, les installe au petit-déjeuner, cède à leur envie de ne manger que des biscuits industriels au lieu du gâteau que j'ai confectionné la veille pour eux. Une fois devant ma glace, je force sur le maquillage, je souligne mes yeux de noir intense, j'applique une double dose de mascara espérant que cela me force à retenir mes larmes, je travaille mon teint, rougis mes joues et ma bouche pour me donner meilleure mine. Ensuite, j'enfile une tenue dans laquelle je me sens belle qui met en valeur mes courbes si harmonieuses. J'aime sentir le regard plein de désir des hommes se poser sur moi, ça fait du bien. Sur le chemin de l'école, je relève la tête, je gonfle le torse, je rentre mon petit ventre de multipare. Nous croisons toujours les mêmes parents à qui je lance de francs « Bonjour » ou « Salut », selon notre degré d'intimité. Certains se risquent à un « Ça va ? » auquel je réponds avec un hochement de tête souriant « Ça va. ». À l'intérieur, sous le fard, chaque « Ça va » est un coup de poing, je chancelle et ravale mes larmes.

Je croise une collègue :

— Alors, tu reviens pas nous voir ?

— Non, j'ai prolongé ma dispo.

— Tu as raison, profite de tes petits, ça te va très bien, tu as l'air très épanoui.

Tout à coup, je me sens comme dans les dessins animés de Tex Avery quand un personnage se brise comme un miroir en des centaines de morceaux de verre qui restent un instant en suspension puis tombent au sol.

Une fois le grand à l'école, il faut s'occuper du petit. Ces jours-là, j'essaie de lutter, je tente des lectures puis je capitule, Sam le pompier et Peppa Pig feront d'excellents baby-sitters aujourd'hui, probablement bien meilleurs qu'une mère en pleurs.

2.

Tout va bien

L'amie qui vit loin

Ça va ma belle ? Ce déménagement ? Vous êtes bien installés ? Les mioches sont contents de leurs nouvelles chambres ?

Moi

Ça va, il reste quelques cartons de trucs dont je sais pas quoi foutre. L'appart est méga top et la vue pas dégueu. Ça y est, on peut enfin profiter de notre belle terrasse. On s'est pas encore très bien faits à notre nouveau quartier mais avec les beaux jours qui arrivent, la plage à deux pas, ça va être bien cool. Le point noir, c'est les trajets pour l'école, mais on ne peut pas tout avoir et l'école du petit, elle, sera à trois minutes !

Je regarde autour de moi mon appartement triste. Une immense cave à vin dont la porte est tombée toute seule, probablement de désespoir, trône au milieu du salon et contient les quelques vêtements que mon mari avait gardés en dehors des cartons. J'avais proposé de nous débarrasser de cette cave avant le déménagement puisque son alcoolisme ne lui permettrait plus de la remplir, je n'ai jamais compris pourquoi il s'y est accroché. Un jour, pour ranger, puisqu'il ne voulait pas mettre un pied dans la chambre parentale depuis notre emménagement et que ses habits traînaient donc là, j'ai trouvé une nouvelle utilité à cet objet inesthétique encombrant mon salon. J'ai ri toute seule du pathétique de cette situation et la cave à vin est devenue un sujet inépuisable de blagues et le symbole de sa médiocrité. Ma cave, la vraie, elle, est pleine à craquer du reste de ses affaires en attendant qu'il s'en aille. Lui est allongé sur le canapé à regarder des vidéos sur instagram non-stop que les enfants soient là ou pas, parfois plus de 8 heures par jour quand il ne travaille pas. Quand je lui parle,